

Serions-nous bien trop humains ?

Chronique

Le bloc-notes de Frédéric Boyer paru dans *La Croix l'Hebdo* du vendredi 4 février 2022 revient sur la notion d'humanité.



C'est un affolement, un dérèglement général de notre conscience, une perte du sens de l'orientation. Nous sommes prêts pour la grande déshumanisation. Des voix de plus en plus nombreuses voudraient nous alerter sur un paradoxe délétère : à trop vouloir agir par humanité, nous mettrions en péril notre humanité. On voudrait réduire la compassion à une « obsession de l'autre », assimiler notre empathie à une naïveté criminelle qui produirait l'exact inverse de ce qu'elle prétend défendre. C'est une vieille question qui ressurgit à chaque crise, quand notre humanité craque, quand l'amour du prochain cède devant la peur de l'autre, quand notre propre sentiment de détresse nous envahit au point de préférer désigner un bouc émissaire plutôt que d'affronter humainement et collectivement les problèmes.

Mais personne, jamais, n'a prétendu qu'apprendre à traiter l'autre avec humanité était chose facile, chose efficace. Être humain n'est pas une protection, oh non ! C'est être mis à nu, et face à des contradictions vivantes mais sans lesquelles nul sujet libre et humain ne serait libre et humain...

L'humanité n'est pas donnée comme ça pour toujours, sans effort, sans pensée, sans souci. Et il n'y a d'autre issue que d'être humain, que d'accepter de vivre toute l'humanité. Y compris dans ses impasses et ses fragilités. En refusant à l'autre de traiter sa situation avec toute l'humanité nécessaire, sous prétexte d'un effrayant fardeau, nous ferons disparaître notre propre humanité. J'entends qu'il faudrait « *supprimer toutes les pompes aspirantes : le regroupement familial, le droit du sol, les droits sociaux, l'aide médicale d'État* » et « *expulser tous les clandestins* ». Nous préférons par peur, par égoïsme et lâcheté, les divisions faciles, les soustractions bien sommaires qui nous soulageraient, croit-on, de tous nos problèmes.

En parole, dans les meetings et sur les plateaux de télévision, ou par quelques tweets d'une pauvreté confondante, on peut toujours donner l'illusion du courage en criant « *coupons, excluons, rejetons, supprimons* » ! Mais nous savons bien que devant le réel du monde, une fois confrontés aux situations vécues et complexes, une fois découvrant les conséquences pitoyables de nos soustractions rapides, nous aurons à affronter le fruit amer du pourrissement et de la lâcheté.

C'est une course mortifère aux boucs émissaires, pour fuir l'examen difficile de notre responsabilité humaine. Revenir à l'institution archaïque du bouc émissaire semble être le seul programme désespéré de certains ! La parole politique dégénère pour devenir sacrificielle, et nous risquons d'y sacrifier notre propre humanité. La délinquance, la violence sociale, la pauvreté, les fins de mois difficiles, la déshérence de nos territoires, l'effondrement de notre système de santé, ou celui de l'éducation, la lourdeur des taxes, autant de difficultés réelles, mais on en fera porter la responsabilité sur les immigrés, ou sur l'hydre bruxelloise, ou la finance internationale, que sais-je ?

Les malheurs du peuple français sont la faute de tout et de tous mais jamais la nôtre. On voudrait nous faire croire que nous pouvons nous débarrasser de nos difficultés en les rejetant sur un *autre*, comme si ces difficultés nous étaient extérieures. Supprimez l'*autre* (le Juif, l'Arabe, le sans-papiers, le délinquant...), et nos problèmes se résoudreont ! L'engrenage effrayant de cette régression, c'est que nous serons bientôt prêts à désigner *n'importe qui* pour nous débarrasser de notre propre responsabilité. Seules comptent l'expulsion, la culpabilisation d'un *autre*. Et par ce procédé, nous nous dévêtons de notre si délicat et lourd manteau d'humanité, décidément bien « trop humain » ! Mais quelle chimère ou quel monstre apparaîtra alors ?